Document généré le 25 avr. 2024 10:18

Revue d'histoire de l'Amérique française

Bibliographie de la Société de Notre-Dame de Montréal (1639-1663) accompagnée de notes historiques et critiques (suite)

Marie-Claire Daveluy

Volume 14, numéro 1, juin 1960

URI : https://id.erudit.org/iderudit/302040ar
DOI : https://doi.org/10.7202/302040ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)
1492-1383 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce document

Daveluy, M.-C. (1960). Bibliographie de la Société de Notre-Dame de Montréal (1639-1663) accompagnée de notes historiques et critiques (suite). *Revue d'histoire de l'Amérique française*, *14*(1), 142–149. https://doi.org/10.7202/302040ar

Tous droits réservés © Institut d'histoire de l'Amérique française, 1960

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

BIBLIOGRAPHIE*

Bibliographie de la Société de Notre-Dame de Montréal
(1639-1663)
accompagnée de notes historiques et critiques

DEUXIÈME PARTIE

Bio-bibliographie des Associés de Montréal
1642 (suite)

34. — MARIE DE GOURNAY, Madame DAVID ROUSSEAU, 1596-1680.

A. — NOTES BIOGRAPHIQUES

Marie de Gournay naquit à Pontoise, ou, plus probablement à Paris,[49] vers l'année 1596. Cette date nous est fournie par elle-même, dans un passage de ses *Mémoires*, où elle avoue compter, en 1646, cinquante ans d'âge. Comme le voulait la coutume de l'époque, ses parents la marient jeune, à seize ans, à David Rousseau, un des vingt-cinq marchands de vin, privilégiés de la Capitale, autorisé à suivre la Cour dans ses déplacements. Le savant M. Frédéric Monier, sulpicien, a consacré une notice copieuse à Marie Rousseau dans les appendices de son ouvrage sur M. Olier.[50] M. Monier voit dans un établissement comme celui que tenait David Rousseau près de la porte de Bussy, non loin de la foire Saint-Germain, l'origine de nos grands restaurants modernes. « Marie Rousseau n'était certes pas une cabaretière quelconque, » remarque-t-il encore, « la vaisselle d'argent dont elle disposera plus tard dans son testament ainsi que les deux

---

* Voir notre *Revue d'Histoire*, V: 139-147, 296-307, 445-460, 603-616; VI: 146-150, 297-305; 458-463, 595-605; VII: 457-461, 586-592; VIII: 292-306, 449-455, 591-606; IX: 141-149, 306-309, 458-462, 594-602; X: 295-302; XI: 137-142, 298-304, 449-457, 608-614; XII: 144-147, 294-302, 443-453; XIII: 137-149, 298-305, 450-460, 594-602.

[49] Paul Renaudin, son dernier biographe, déclare qu'aucun registre à Pontoise, ne signale sa naissance. Il la croit Parisienne, mais ne peut appuyer son assertion sur aucun document.

[50] Malheureusement M. Monier mourut n'ayant publié que le premier tome de sa précieuse biographie, éditée en 1914.

maisons dont elle était propriétaire en font une bourgeoise dans toute l'acceptation du mot à cette époque. »

Cinq enfants naissent de l'union de David Rousseau et de Marie de Gournay. Leur unique fille devint religieuse dans la Congrégation de Notre-Dame, à Joigny. Antoine, le cadet des fils, l'élève et l'ami de Philippe de Champaigne, fut l'un des peintres de la reine régente, Anne d'Autriche. Le plus jeune fils, né en 1628, entra à Saint-Sulpice à l'âge de quatorze ans, et causa bientôt à sa mère, veuve depuis 1632, de grands soucis. C'est alors qu'intervint la charitable protection d'Elie Laisné de La Marguerie, ce magistrat réputé devenu prêtre et qui fut aussi un des principaux associés de Montréal. Il fréquentait l'établissement des Rousseau depuis plusieurs années, et estimait beaucoup la pieuse cabaretière.[51]

Marie Rousseau doit être rangée parmi les grandes mystiques du dix-septième siècle. L'abbé Bremond, dans son *Histoire littéraire du sentiment religieux en France* (1923, III: 4), mentionne son nom en louant l'Ecole française du Cardinal de Bérulle et de ses disciples dont le dernier fut Louis-Marie Grignon de Montfort. Il dit: « Leur intellectualisme prétendu, leur apparente subtilité, s'inclinent devant l'inspiration des mystiques et des plus simples. [La prieure du Carmel], Madeleine de Saint-Joseph et la chétive Catherine de Jésus dirigent Bérulle; une femme du peuple, Marie des Vallées, le Père Eudes; Marguerite Beaune, M. de Renty; Agnès de Langeac [dominicaine] et Marie Rousseau, et plusieurs autres, M. Olier. »

La vie mystique de Marie Rousseau commença tôt. Elle était douée d'un éminent esprit d'oraison et ses progrès furent rapides dans la piété. Nonobstant son intensité dans le recueillement, elle ne négligea jamais l'accomplissement de ses devoirs d'état. « Marie Rousseau, écrit Paul Renaudin, remplit pendant vingt ans (de 1612 à 1632, année de la mort de son mari) tous les devoirs d'une bonne tavernière et d'une bonne épouse [et aussi nous le savons, d'une mère vigilante] . » Elle fut du reste bien dirigée par des religieux éclairés dont les derniers connus furent un jésuite, le Père Armand, et un bénédictin de Saint-Germain-des-Prés, Dom Hugues Bataille.

Le Père Armand « équilibra sa dévotion raffinée ». Il comprit qu'une mission surnaturelle lui était confiée et l'aida de ses

---

[51] Comme nous avons longuement parlé de Marie Rousseau dans notre notice sur M. de La Marguerie (no 24), on voudra bien s'y reporter.

conseils judicieux. Même après sa mort arrivée en 1638, le Père Armand se préoccupa de sa dirigée. « La mort n'interrompt point les œuvres surnaturelles, écrit Paul Renaudin. Le lendemain même de son décès, le Père apparaît à son fils spirituel, M. Olier, et lui confirme sa mission. Il apparaît aussi à Marie Rousseau: priant auprès de sa dépouille, elle voit son âme qui glorifie Dieu parmi les saints; priant sur sa tombe, un peu plus tard, elle le voit demander à Dieu pour elle lumière et aide dans l'œuvre à laquelle elle s'est consacrée. » Enfin, dans une vision nouvelle, le Père révèle à Marie Rousseau à quelles personnalités, elle allait bientôt s'unir dans la réforme du faubourg Saint-Germain [appelé alors] « la sentine de Paris », l'œuvre des Séminaires et la rénovation de Saint-Sulpice. Et comment douter [de ces choses], ajoute même Paul Renaudin, lorsque les ouvriers mêmes de ces travaux l'ont reconnu et proclamé ? Si son rôle [celui de Marie Rousseau] est resté peu connu, affirme-t-il, c'est qu'elle n'a communiqué les « lumières » que Dieu lui donnait dans l'oraison sur les hommes et les événements, qu'à ceux auxquels elles pouvaient être utiles. » Et il conclut: « Sans les *Mémoires* de M. Olier, de M. du Ferrier et le *Journal* intime que Dom Bataille [son directeur] obligea Marie Rousseau de tenir à partir de 1639, nous ne saurions absolument rien [d'elle]. »

Tout de même, à son époque, sa renommée de haute piété, surtout à partir de 1632, se répandait dans le cercle des dévots qui fréquentaient sa maison de débit. Car la veuve de David Rousseau maintint durant plusieurs années l'établissement de son mari, afin de pouvoir parfaire l'éducation de ses enfants, et conserver sans diminution leur part d'héritage.

Marie Rousseau comptait quarante-quatre ans, lorsqu'elle fut présentée, dans l'été (?) de 1640 à M. Olier et à ses compagnons.[52]. M. Faillon, dans sa *Vie de M. Olier* et Paul Renaudin au cours de ses substantiels articles de la *Vie spirituelle,* ont rappelé les services tant matériels que spirituels que Marie Rousseau a rendus aux fondateurs du Séminaire de Saint-Sulpice. Lorsque ceux-ci quittèrent leur maison de Vaugirard, et installèrent leur communauté naissante rue Guisarde à Paris, ils se trouvèrent placés non loin de la demeure de la voyante. Celle-ci put veiller discrètement à ce qu'ils ne manquent de rien. « Je voyais, écrit-elle, que ces hommes que la Sainte Vierge me donnait,

---

[52] De nouveau, on voudra bien se reporter à la *Notice* sur M. de La Marguerie, où je narre les circonstances de cette rencontre et rappelle le fameux incident de 1629 à la foire Saint-Germain.

quoique riches et de bonne maison, n'avaient rien pour lors. Parfois même, les Messieurs du Séminaire et le sieur Olier n'avaient pas un sol ni de quoi envoyer au marché pour vivre. » M. du Ferrier, note aussi de son côté, les bons offices de Marie Rousseau. Il souligne les conseils précieux qu'elle donne à la petite compagnie. « Comme elle recevait de grandes et extraordinaires grâces de Dieu, ses lumières nous servirent beaucoup, nous faisant connaître bien souvent des maux pour les prévenir et y porter remède. »

Marie Rousseau entra-t-elle dans la Société de Montréal dès 1640 ? Il se pourrait. Elle se serait jointe à la petite troupe d'humbles dévots qui répondait avec empressement aux appels de M. Olier. Il est certain que Marie Rousseau était connue et estimée des fondateurs de la Société de Notre-Dame de Montréal. Voici ce qu'a écrit M. Olier au sujet de M. de La Dauversière: « C'est elle encore qui sert de guide à l'homme que Dieu a choisi pour l'établissement de l'Eglise du Canada, M. Le Royer de La Dauversière; quoique ce grand serviteur de Dieu soit très éclairé dans les choses qui concernent sa mission, il regarde comme une grâce signalée de converser avec elle et de recevoir ses conseils sur les affaires de ce pays. » La présence de Marie Rousseau est signalée par M. Olier à la messe dite, le 16 juillet 1642, à l'église des Carmélites, aux intentions de cette œuvre d'évangélisation lointaine. Tout comme l'abbé Le Gauffre, le Frère Jean de La Croix, M. Nicolas Quatorze, et quelques autres, « elle éprouvait le désir d'aller elle-même prendre part à la fondation de Ville-Marie ».[53]

Ce qui est admirable et la justifie d'intervenir avec autant d'autorité auprès des grandes âmes, c'est sa profonde humilité et son désir d'effacement. Dès que les œuvres voulues par Dieu eurent été accomplies, c'est-à-dire le faubourg Saint-Germain régénéré, le Séminaire de Saint-Sulpice rempli de bons sujets, car même des missionnaires venaient s'y former, et enfin la paroisse de Saint-Sulpice, regardée comme un modèle d'activité fervente, Marie Rousseau se hâta de rentrer dans l'obscurité.

Mais de n'avoir plus à se préoccuper de ces hautes missions ne l'empêcha point de continuer beaucoup d'autres charités. Par exemple « dans sa maison de la rue des Canettes, le Frère Jean de La Croix (voir notre notice, no 22, sur ce personnage) dépo-

---

[53] M. Olier, Mémoires autographes (Cité par M. Faillon dans la *Sœur Bourgeoys* (1853), I:XLV).

sait chaque jour les provisions nécessaires à l'entretien de près de trois cents familles du quartier. Mais elle s'intéressait plus particulièrement au sort des enfants du peuple: instruction, préservation, placement. Elle fut l'une des trois directrices choisies par M. Olier pour la fondation Le Bret: des Petites Ecoles qu'on ouvrit au quartier des Incurables ».[54]

Enfin, elle sut animer de son zèle un grand ouvroir qu'elle avait demandé d'ouvrir pour les filles sorties « d'écolage » où on leur apprenait quantité de petits métiers et où on leur assurerait un bon placement. Cette fondation porta le nom de *Maison de l'Instruction.* Elle tint à choisir elle-même ses aides. Elle les appela d'abord *Filles de la Très Sainte Vierge,* puis *Sœurs de l'Instruction Chrétienne.* Ce fut une sorte de communauté séculière sans vœux proprement dits. « De 1620 à 1660, explique Paul Renaudin, il se fonda beaucoup de ces communautés [...]: Filles de la Providence de Marie de Lumagne; Filles de l'Union chrétienne, d'Anne de Croze; Filles de la Croix de Marie Luillier [Madame de Villeneuve] ... » Les Sœurs de l'Instruction chrétienne se virent approuver définitivement en 1657 par l'abbé de Saint-Germain-des-Prés et confirmée par des Lettres patentes du Roi.

C'est dans le gouvernement de cette communauté où elle vécut désormais, qu'elle acheva sa longue existence. Elle mourut le 1er août 1680, à l'âge de 84 ans. Elle avait demandé de reposer dans la petite chapelle de la communauté. « Le curé de Saint-Sulpice voulut que celle qui avait tant travaillé pour la paroisse, eût l'honneur d'être inhumée dans l'église. »

On me permettra, en terminant, une dernière citation de Paul Renaudin. Cet hagiographe ne saurait être assez loué pour ses jugements nuancés, très consciencieux, et somme toute, favorables à plusieurs étonnants mystiques du dix-septième siècle: « Marie Rousseau, prononce-t-il, fait partie d'une époque qu'on peut bien dire apostolique où l'Eglise naît à nouveau, dans une atmosphère chargée de surnaturel. Ses visions, son prophétisme, son personnage spirituel, tout cela n'étonne plus quand on le rapproche d'autres histoires d'alors: celle des Carmélites, des Ursulines, celle des Missions du Canada [...] Marie Rousseau lisant dans l'avenir et recevant de Dieu les prémices d'une grande œuvre, s'avance parmi beaucoup d'autres figures dans un printemps religieux tout illuminé de merveilles ... »

---

[54] Paul Renaudin, *ibid.*, LIV: 183.

L'historien Faillon qui fut le premier à sortir de l'ombre, deux cents ans après sa mort, cette voyante prodigieuse du « siècle des âmes », eût aimé le saisissant tableau ci-dessus, avec ses larges horizons où se profile pourtant nettement cette Marie Rousseau dont M. Olier célébrait la vertu et recherchait les conseils.

B. — ÉCRITS PERSONNELS

245. — Ms. *Révélations, Visions,* etc. [...] de Marie Rousseau, reliées en treize volumes in-quarto comprenant 1000 à 1200 pages chacun. Ils vont de 1640 à 1649. Conservés à la Bibliothèque Nationale de Paris, à la Salle des Manuscrits.

N.B. Nous avons tenu entre nos mains, durant un long après-midi, le premier volume du journal de la Voyante. Nous n'en avons déchiffré qu'un nombre infime de pages. M. Renaudin a raison de qualifier ce manuscrit de « verbeux, baclé, illisible souvent ». Il n'en abandonna point la lecture cependant et même il apporte un correctif à sa première appréciation. « Il ne serait pas juste, dit-il, de ne chercher dans ce journal que le fatras, ni même que les visions, encore que certaines aient été si précises et si vivifiées qu'il est difficile de nier leur origine surnaturelle. Non, il y a autre chose dans ces pages; il y a une doctrine mystique, trop imaginative certes, trop entraînée dans la zone du « sensible », mais qui ne mérite pas d'être flétrie du terme d'illuminisme. » M. Faillon, qui en fit la découverte en 1867, grâce au renseignement d'un ami, eut le courage, lui aussi, de lire en entier les treize volumes et d'y recueillir de précieux témoignages sur M. Olier. Il se crut même tenu de récrire sa *Vie de M. Olier,* jugeant qu'il n'avait pas assez marqué, dans les trois éditions précédentes, l'influence exercée par cette dévote sur l'esprit et les œuvres de M. Olier. Notons également ici que M. Gamon, sulpicien, dans sa vie anonyme de M. Faillon (Paris, Vic, 1877, p. 326), nous prévient que le manuscrit des *Révélations* [...] est une *transcription* écrite d'une main moins inhabile que celle de Marie Rousseau, mais qui n'en demeure pas moins difficile à lire, d'un style fort mauvais avec des phrases embrouillées ne traduisant pas toujours clairement la pensée de l'auteur. *Marie Rousseau a tout revu cependant et s'est contentée de relire* tout en y faisant des corrections et des additions. Ce redoutable manuscrit fut d'abord la propriété de Dom Hugues Bataille qui avait ordonné à Marie Rousseau d'écrire au jour le jour son journal, à partir de 1639-1640. Quand le Père Bataille quitta

Saint-Germain-des-Prés vers 1656, et même la réforme de Saint Maur, il fut obligé par l'autorité du Chancelier [de France, Pierre Séguier] de les rendre à son ancienne pénitente. Marie Rousseau qui estimait le chancelier avait souvent prié pour lui et reçu des lumières prophétiques à son sujet. Le vertueux magistrat de son côté, avait pour cette humble veuve une particulière confiance. » Ce fut donc lui qu'elle choisit pour être la dépositaire des secrets que Dieu lui avait dévoilés, « *et dont elle savait* qu'un jour on devait publier quelque chose ». Pierre Séguier plaça le manuscrit de Marie Rousseau dans sa riche bibliothèque qui passa à sa mort à son petit-fils, Mgr Henri-Charles du-Cambout-Coislin, évêque de Metz. Celui-ci le légua à sa mort à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés. Durant l'époque de la Révolution, il fut porté à la Bibliothèque Nationale où l'on peut encore, aujourd'hui, le consulter à loisir.

C. — NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

Nous avons suffisamment cité et muni de références les ouvrages contenant des renseignements de première main sur la veuve de David Rousseau. A cause de l'importance du personnage auprès de M. Olier et de ses compagnons, tant au Séminaire de Saint-Sulpice qu'aux assemblées de la Société de Notre-Dame de Montréal, nous avons tracé avec beaucoup de soin et de circonspection cette figure de dévote peu ordinaire. Et puis Marie Rousseau a tant prié pour l'œuvre de Montréal, à la demande de Messieurs Olier, de La Dauversière et Laisné de La Marguerie, trois célèbres associés de la Société Notre-Dame. Devoir de reconnaissance obligatoire, nous en convenons.

Voici trois ouvrages que nous devons inclure dans notre liste bibliographique, même si nos références en ont déjà tenu compte.

246. — M. Icard, p.s.s., *Explication sur quelques passages des Mémoires de M. Olier.*

N.B. « Une longue brochure » que M. Paul Renaudin a citée dans son étude sur Marie Rousseau. *Non vidi.*

247. — [M. Gamon, p.s.s.], *Vie de M. Faillon,* prêtre de Saint-Sulpice, par l'auteur de la *Vie de M. Mollevant.* Paris, Jules Vic, libraire, 23, rue Cassette, 1877. 480 pages. Frontispice (portrait). 18.5 x 12 cm.

248. — Paul Renaudin, *Une Voyante parisienne*: *Marie Rousseau.* (Dans la *Vie spirituelle,* 21e année, 234-236, tome LVIII-LIX, mars-mai 1939).

N.B. Nous connaissons une belle étude du même auteur sur Mère Marie de l'Incarnation.

Rappels. — Voir aussi les numéros suivants dans notre bibliographie: 14, 54, 70, 74, 81, 92, 102, 107, 111, 151, 185.

MARIE-CLAIRE DAVELUY

(*à suivre*)

---

[55] Les dernières citations sont toujours de M. Gamon dans l'ouvrage ci-dessus indiqué sur M. Faillon.